**Passerelle** PP. 44-63
Vol. 13 No. 1 ISSN : 1112-6337 EISSN : 2716-8328

# Miroitement d'une chronique dans *L'Étranger* d'Albert CAMUS et *Meursault contre-enquête* de Kamel DAOUD

**ABDESSEMED Samia**[1]
Laboratoire LDIEFLE
Université de Batna 2 Mostefa Ben Boulaïd / Algérie
samia.abdessemed@univ-batna2.dz
https://orcid.org/0009-0002-4618-8304

**BENGUESMIA Mahdia**[2]
Université de Batna 2 Mostefa Ben Boulaïd / Algérie
m.benguesmia@univ-batna2.dz
https://orcid.org/0009-0005-4342-8618

**Reçu :** 20/05/2024, **Accepté:** 27/10/2024, **Publié:** 10/11/2024

## Shimmering of a Chronicle in *The Stranger* by Albert CAMUS and *The Meursault Investigation* by Kamel DAOUD

**Abstarct:** During our readings of Camus' *The Stranger* (1942) and Kamel Daoud's *The Meursault investigation* (2014), we detected the shimmering presence of some of their journalistic chronicles within these novels. This article aims to identify this shimmering and to explain how the media matrix influenced their literary writing. Based on an interpretative and analytical study, we will begin by recalling their journalistic careers given their impact on our corpus.Then, we will analyze the passages that reflect the presence of media traces. To do this, we have chosen a column by Kamel Daoud that is considered the inaugural stone of his genesis. For Camus, a more in-depth research was required to spot the implicit presence of his columns and to interpret their twisted reflections on his novel.

**Keywords:** Shimmering, chronicle, journalism, intertextuality, literariness, Camus, Daoud.

**Résumé :** Au cours de nos lectures de *L'Étranger* de Camus (1942) et de *Meursault contre-enquête* de Kamel Daoud (2014), nous y avons décelé la présence d'un miroitement de certaines de leurs chroniques journalistiques. Cet article vise à repérer ce miroitement et à expliquer comment la matrice médiatique a influencé leur écriture littéraire. En nous basant sur une étude interprétative et analytique, nous commencerons par rappeler leurs parcours journalistiques vu leur impact sur notre

corpus. Ensuite, nous analyserons les passages qui reflètent la présence de traces médiatiques. Pour ce faire, nous avons choisi une chronique de Kamel Daoud qui est considérée comme la pierre inaugurale de sa genèse. Pour Camus, il a fallu une recherche plus approfondie pour repérer la présence implicite de ses chroniques et interpréter leurs reflets sur son roman.

**Mots-clés :** Miroitement, chronique, journalisme, Intertextualité, littérarité, Camus, Daoud.

## Introduction

A l'instar d'Albert Camus, Kamel Daoud était journaliste avant de se lancer dans la création littéraire**.** Il a produit, et il produit encore, une œuvre journalistique considérable. Son parcours qui ressemble, dans une certaine mesure, à celui de Camus, allant du journalisme à la fiction, révèle une relation subtile; une certaine alchimie où ces deux univers semblent se miroiter, se refléter, voire même s'interpénétrer**.** Force est de constater donc que l'influence du journalisme est palpable dans nos deux romans *L'Étranger* et *Meursault contre-enquête(MCE)*. En effet, au cours de nos lectures, nous avons pu y repérer de nombreux effets d'échos qui nous ont permis non seulement d'explorer les frontières entre ces deux sphères d'écriture, mais aussi de comprendre comment elles se nourrissent l'une de l'autre. Dans cet article, nous proposons de questionner le lien possible entre certaines chroniques de nos deux journalistes et leurs textes littéraires. En d'autres termes, nous essayerons d'étudier le miroitement et l'influence de « la matrice médiatique » sur « la matrice littéraire ». Ce dispositif biface va nous permettre de repérer l'intertextualité existante dans nos deux romans. Avant cela, il nous a paru nécessaire de faire un bref survol sur leurs parcours journalistiques pour mieux comprendre l'influence de leur expérience de journaliste sur leur écriture littéraire. Dans un deuxième temps, nous expliquerons comment leurs carrières de journalistes enquêteurs ont influencé leurs écrits.

### 1-Journalistes fervents

C'est grâce au journalisme que nos deux écrivains, Camus et Daoud, ont pu apprendre à discerner le monde. Dès le début, ils se sont consacrés à l'observation des êtres et de leurs contextes. En tant qu'intellectuels

responsables, ils ont cherché à comprendre les conditions réelles des gens ; la véritable misère humaine et le mal que les hommes peuvent se faire ont été découverts lors de leurs recherches et enquêtes.

Et ce sont ces « enquêtes » que Daoud a entamées au début de sa carrière journalistique. En effet, notre romancier était déjà à la fac quand il a commencé le journalisme**.** Il avait à peine vingt et un ans et il avait besoin d'argent. Ce début des années 90 vit l'éclosion de la presse écrite et la création de beaucoup de journaux, ce qui lui a facilité de décrocher son premier travail dans un journal qui s'appelle *DETECTIVE*. Il déclare à ce propos:

> *« C'est un journal de faits divers, on allait aux commissariats, on écoutait. Et je crois que c'est la meilleure formation que j'ai eue. J'ai parcouru tout le pays. J'allais dans les commissariats, dans les palais de justice pour avoir les dossiers de crimes, et surtout j'assistais aux procès des criminels qui étaient négligés par tous les intellectuels. »* (Entretien avec DAOUD, Château Mercier : 2014)[1]

Pour Camus, âgé alors de vingt cinq ans, c'est une rencontre de hasard qui lui a permis d'être engagé par Pascal Pia[2] en 1938 comme collaborateur pour diriger *Alger républicain*. Ce poste de journaliste lui permettra de résoudre des problèmes d'ordre financier afin de pouvoir continuer à écrire son deuxième roman *L'étranger*. Pia tombe immédiatement sous le « *coup de foudre intellectuel* » (KAPLAN, 45 : 2018) de Camus. Il reconnait en lui le journaliste fervent: « *le meilleur collaborateur que je pourrais trouver […]* » (SMETS, 32 : 2011). En effet, Camus assure toutes sortes de taches avec un savoir faire et un professionnalisme inégal. Pia dit à ce propos: *« il n'est rien de ce qu'on peut faire dans une rédaction de journal que je ne lui aie demandé et dont il ne se soit acquitté avec autant d'aisance qu'un vieux professionnel, et en y mettant par surcroit de la sensibilité et du style, […]»* (SMETS, 32 : 2011)

Pourtant, dans une lettre adressée à son professeur de lycée Jean Grenier, Camus ne cache pas sa déception de ce métier qui ne répond pas à ses

[1] Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=yBhBmYOy8ZQ

[2] Ecrivain, critique et érudit français, ami d'André Malraux, Pia était chargé par Jean-Pierre Faure pour diriger *Alger républicain* en l'automne de 1938.

aspirations : *« je fais du journalisme (à Alger républicain) - les chiens écrasés et du reportage - quelques articles littéraires aussi. Vous savez mieux que moi combien ce métier est décevant.»* (KAPLAN, 46 : 2018). Néanmoins, quand Camus entreprend quelque chose, il ne peut qu'exceller en l'accomplissant. Dans la même lettre, il avoue: « *Mais je trouve cependant quelque chose : une impression de liberté »* (KAPLAN, 46 : 2018).

C'est avec quasiment le même acharnement à vouloir exceller dans son travail, que Daoud s'est fait remarquer par son directeur de *Le Quotidien d'Oran* qui l'a engagé en 1994. Il avoue, dans un entretien, qu'à cette époque il n'avait pas où dormir, et qu'il était celui qui quittait le journal le plus tard possible pour aller aux auberges qui ouvraient vers 21h et 22 h. Le directeur qui assurait la chronique a remarqué son intelligence et son talent alors il lui demanda un jour : *« si tu n'as rien à faire tu fais une chronique pour me remplacer »* (Entretien avec DAOUD, Château Mercier : 2014), et au bout de six mois, il lui dit : « *tu le fais mieux que moi tu continues* » (Entretien avec DAOUD, Château Mercier : 2014). Et c'est comme ça que notre écrivain a commencé à être chroniqueur, et c'est là qu'il a trouvé sa vocation et son rythme.

Cet important épisode de la vie de nos deux écrivains avait une influence significative sur leurs écritures littéraires respectives. Leurs carrières de journaliste ont façonné leurs styles d'écriture en lui apportant clarté et concision. Camus « *allia la précision de l'enquête et la probité de l'information avec la sobriété des mots et la propreté du style*. » (SMETS, 31 : 2011). Daoud associe *« l'esprit à l'humour, la noblesse des lettres à la vulgarité morbide de l'actualité, la colère à la légèreté, la réflexion littéraire à la prise de parole politique »*[3] (DAOUD, 7 : 2017)

[3]Préface écrite par Sid Ahmed Semiane (SAS) journaliste -écrivain et ami de Kamel Daoud.

## 2- Reflets journalistiques

Lors de nos lectures de *L'Étranger,* nous avons pu y déceler l'influence du journalisme qui se manifeste principalement à travers le style d'écriture concis et objectif de l'auteur. En effet, Camus adopte dans son roman un style dépouillé et factuel. Les descriptions sont souvent succinctes, dépourvues d'émotion intense, qui représentent une réalité brute et sans fard : *« J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude.* » (CAMUS, 7 :1942). Les lieux, les actions et les émotions sont décrits d'une façon directe, neutre, dénuée de tout ornement, reflétant une certaine approche journalistique de la narration : *« Ma chambre donne sur la rue principale du faubourg. L'après-midi était beau. »* (CAMUS, 23 :1942). Le regard détaché du protagoniste Meursault envers les événements qui se déroulent autour de lui nous rappelle la manière objective des journalistes à relater les faits tels qu'ils sont. Ainsi, quand Meursault observe et relate les événements émotionnellement chargés, c'est avec une manière objective, presque détachée qu'il le fait, comme pour l'enterrement de sa mère : « *Tout s'est passé ensuite avec tant de précipitation, de certitude et de naturel, que je ne me souviens plus de rien*. » (CAMUS, 19 :1942). Ou comme sa rencontre avec Marie : *« Le soir, Marie avait tout oublié. Le film était drôle par moments et puis vraiment trop bête. Elle avait sa jambe contre la mienne. Je lui caressais les seins. Vers la fin de la séance, je l'ai embrassée, mais mal. En sortant, elle est venue chez moi. »* (CAMUS, 22:1942). Cette attitude rappelle la neutralité que l'on attend d'un journaliste qui rapporte les faits sans interprétation personnelle.

Le même constat a été fait lors de la lecture de *Meursault contre-enquête.* Toutefois, l'influence du journalisme y est plus explicite. Les mots « journal » et « journaliste » y sont répétés 22 fois. Quand Daoud les évoque, c'est avec une certaine nostalgie et reconnaissance qu'il le fait. Ainsi, quand le narrateur Haroun parle d'*« une mère cachant entre ses seins* ***deux morceaux de journal soigneusement*** *pliés »* (DAOUD, 48 : 2014), nous avons l'impression que c'est Daoud qui parle de son travail au journal *Le Quotidien d'Oran,* et qui lui est tellement cher. C'était son foyer, il y accomplissait son travail « soigneusement » ; il le chouchoute à la page 62 en l'appelant ***«*** *le petit bout de* ***journal »*** et il insiste sur le fait qu'il est *« longtemps gardé entre les seins de M'ma »* (DAOUD, 62 : 2014). Il le vénère même dans l'extrait suivant : « *les deux* ***coupures de journaux*** *que M'ma gardait* ***religieusement*** *pliées dans*

*sa poitrine »* (DAOUD, 130 : 2014). Lorsque Daoud associe le mot « M'ma » à l'adverbe « religieusement » ça nous rappelle sa déclaration dans son livre *MES INDEPENDANCES* : *« j'ai pratiqué ce métier comme on accomplit parfois la prière »* (DAOUD, 18: 2017). En effet l'utilisation du terme « M'ma » a plus d'intensité, d'affection et d'attachement que le mot «mère » et l'adverbe « religieusement » indique une dévotion particulière qui suggère une valeur symbolique, liée à la « poitrine », lieu de toutes les affections et les valeurs sentimentales. Daoud va plus loin, il demande même de leurs nouvelles : « *Que sont devenus ces deux **morceaux de journaux**?* » (DAOUD, 13 : 2014) comme s'il savait que la réussite de ce roman va l'éloigner de ce métier qu'il aime tant.

L'influence du journalisme est également présente tant dans le style d'écriture que dans les thèmes abordés de ce dernier. En effet, c'est sa carrière de journaliste qui a façonné sa plume précise et percutante. La philosophe et journaliste Marie Lemonnier reconnait que « *Sa plume a l'intensité d'une fièvre noire et le corrosif de la chaux vive. Ses «lucidités pesantes » couchées sur la feuille sans concession »* (LEMONNIER, https://bibliobs.nouvelobs.com/), comme on le remarque dans les extraits suivants qui critiquent avec colère et amertume ce que deviennent notre élégance et propreté autant sur le plan collectif: « *Mon balcon donne sur l'espace collectif de la cité : des toboggans cassés, quelques arbres torturés et faméliques, des escaliers sales, des sachets en plastique accrochés aux jambes des vents, d'autres balcons bariolés par du linge indistinct, des citernes d'eau et des antennes paraboliques.* » (DAOUD, 81 : 2014), qu'individuel: **«** *Nous sommes vendredi. C'est la journée la plus proche de la mort dans mon calendrier, […] La foi, chez nous, flatte d'intimes paresses, autorise un spectaculaire laisser-aller chaque vendredi, comme si les hommes allaient vers Dieu tout chiffonnés, tout négligés ».* (DAOUD, 78 :2014)

Kamel Daoud est connu aussi pour être un journaliste intrépide, qui n'a pas froid aux yeux, aux propos tranchants. Son expérience, surtout au sein de *Le Quotidien d'Oran,* lui a procuré audace et courage à traiter les sujets les plus épineux. « *Sa façon de considérer que toutes les vérités sont bonnes à dire »* (LEMONNIER, https://bibliobs.nouvelobs.com/), pourrait nous suggérer une « méthode Daoud » flagrante, qui ne peut être dissimulée. Son style tranchant, utilisé dans ses chroniques pour crier haut et fort les injustices et les abus,

pourrait permettre d'appréhender un engagement intellectuel qui ne peut être omis dans ses écrits littéraires et qui lui procure une perspective aiguisée sur les réalités de son époque : **«** *J'ai parfois envie de crever le mur qui me sépare de mon voisin, de le prendre par le cou et de lui hurler d'arrêter sa récitation de pleurnichard, d'assumer le monde,[…] et la gamine avec son voile sur la tête alors qu'elle ne sait même pas encore ce qu'est un corps, ce qu'est le désir. Que veux-tu faire avec des gens pareils ?»* (DAOUD**,** 79 : 2014)

Ajoutant à cela un ton ironique qui le différencie des autres journalistes et dont on retrouve les traces dans notre roman. Daoud est apprécié de ses lecteurs du *Le Quotidien d'Oran* surtout pour sa plume qui *« attaque, agresse, dénonce, vise une cible* » (KERBRAT-ORECCHIONI, 11 : 1980). Cette ironie nous semble on ne peut plus transparente dans l'extrait suivant : « *Le meurtre qu'il a commis semble celui d'un amant déçu par une terre qu'il ne peut posséder. Comme il a dû souffrir, le pauvre ! Être l'enfant d'un lieu qui ne vous a pas donné naissance. »* (DAOUD, 13 : 2014)

### 3-Miroitement d'une chronique

La lecture de quelques chroniques de Daoud dévoile un lien qui structure une pensée qui s'est amplifiée jusqu'à devenir un engagement intellectuel se reflétant sur son roman. Rappelons que l'engagement politique, Daoud le réfute catégoriquement : « *je n'étais pas militant, je n'appartenais à aucune chapelle »* affirme-t-il dans un entretien. (Entretien avec DAOUD, Château Mercier : 2014).

Cet engagement intellectuel ressemble de près à celui qu'on retrouve chez Camus et qui est

> « fondé sur un souci humaniste qui a donné lieu à la création d'une éthique de la responsabilité, par le biais d'une confrontation aux difficultés de la vie humaine et ce, par l'exercice du journalisme. Une éthique si prégnante qu'elle a aussi guidé le travail de philosophe et de romancier, permettant à Camus de donner du relief aux thèmes, aux histoires, ainsi qu'aux types de personnages qui ont donné lieu à plusieurs de ses livres majeurs » (ROCHON, p.iii : 2018).

L'exercice du journalisme mentionné dans cet extrait a fourni une production très significative qui a été rassemblée dans ce qui sera connu sous le nom de : *ACTUELLES I, II, III et sous-titrée CHRONIQUES.* Un ensemble d'articles que Camus a pris la peine d'en choisir les plus marquants dans sa carrière de chroniqueur.

Sur les pas de son ainé, Kamel Daoud fait la même chose. D'un corpus de plus de 2000 textes, parus entre 2010 et 2O16, il en a extrait 186 chroniques pour les publier dans un recueil qu'il a intitulé *MES INDEPENDANCES* (2017). La lecture de ce recueil nous a ouvert la voie à une recherche qui permettrait de mieux revisiter notre corpus en valorisant la clairvoyance de notre journaliste-écrivain.

*« La chronique en Algérie est un art en soi. Née, un peu, durant les années 1990, elle s'installa comme un exercice journalistique libre, très libre, supplantant l'édito et affirmant, par une voix un peu off, les positions des journaux et des élites contestataires*. » (DAOUD, 13: 2017) écrit notre chroniqueur. Et c'est à ce moment là, c'est-à-dire après la chute du mur de Berlin et celle du parti unique (le FLN algérien), que la liberté d'expression commençait à 'bruisser dans les textes' et que notre journaliste commençait à prendre du plaisir à fouiner dans la société à la recherche des idées.

La double publication de sa chronique *Le Contre-Meursault ou l'«Arabe» deux fois tué* dans la rubrique *Raina Raikom* [4] du *Le Quotidien d'Oran*, le 02 mars 2010, puis dans *Le Monde du* 9 mars 2010, a fait que ses lecteurs ont très vite reconnu son écho dans le titre du roman *Meursault contre-enquête*. Il déclare à ce propos :

> « La genèse de ce roman effectivement vient d'une de mes chroniques. J'ai eu une réaction épidermique aux propos d'un journaliste français

[4] *Raina Raikom* est le titre générique des chroniques quotidiennes écrites par K. Daoud dans *Le Quotidien d'Oran.*

> venu à Oran en 2010 sur les traces de Camus et qui m'a interviewé. J'étais en colère car j'avais droit aux mêmes questionnements que d'habitude : Camus nous appartient-il ou vous appartient-il ? Je suis remonté chez moi et j'ai écrit cette chronique qui est le démarrage de l'histoire de ce roman : L ' « Arabe » deux fois tué. » (Entretien réalisé par ADNANI, 2014)[5]

De cet aveu, il devient facile de repérer ce miroitement entre la chronique et le roman. Dans son ouvrage, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX siècle,* Marie-Eve Thérenty parle d'une «matrice littéraire » et d'une «matrice médiatique » (THERENTY: 2007) dont nous allons emprunter la voie pour parler de l'effet du médiatique (journalistique) sur le littéraire.

Comme nous l'avons mentionné, Daoud a fictionnalisé sa chronique, et la matrice médiatique est tellement apparente dans la matrice littéraire que ses lecteurs ont tout de suite repéré cela. On retrouve des passages littéralement recopiés, d'autres avec des modifications obligatoires pour donner plus de littérarité au texte, comme le démontrent les extraits suivants:

> « Bon Dieu comment peut-on tuer quelqu'un et lui ravir même sa mort ? C'est mon frère qui a reçu la balle pas lui ! C'est Moussa, pas Meursault non ? Il y a quelque chose qui me **tue dans ce qui a tué mon frère.** Personne, même après l'Indépendance, n'en a cherché le **nom, le lieu,** la **famille restante,** les enfants **possibles**. Personne. Tous sont restés la bouche ouverte sur cette langue parfaite et **tous ont presque déclaré leur fraternité avec la solitude du meurtrier. »** (DAOUD, Le Quotidien d'Oran : 2010) »

> « Bon Dieu, comment peut-on tuer quelqu'un et lui ravir jusque sa mort ? C'est mon frère qui a reçu la balle, pas lui ! C'est Moussa, pas Meursault, non ?

[5] Disponible sur : http://adnani.over-blog.com/2014/11/kamel-daoud-l-histoire-n-avance-qu-avec-des-gens-qui-lisent-qui-ecrivent-et-qui-s-interrogent.html

> Il y a quelque chose qui me **sidère.** Personne, même après l'Indépendance, n'a cherché à connaître le nom **de la victime, son adresse, ses ancêtres,** ses enfants **éventuels**. Personne. Tous sont restés la bouche ouverte sur cette langue parfaite **qui donne à l'air des angles de diamant, et tous ont déclaré leur empathie pour la solitude du meurtrier en lui présentant les condoléances les plus savantes**. » (DAOUD, 14 : 2014)

En comparant les deux extraits, nous remarquons que Daoud a apporté quelques rectifications à la matrice journalistique pour la rendre littéraire. Les mots mis en gras montrent le choix pertinent de l'écrivain à rendre les mots plus chargés sémantiquement, plus criants, plus corrosifs. Si nous prenons comme exemple le mot « sidère », utilisé dans le roman, et qui est plus intense dans sa valeur symbolique que le verbe « tue », utilisé dans la chronique, nous pourrons sentir cette extrême indignation du narrateur face à l'oubli et l'indifférence de toute une société envers la victime Moussa.

Pour sûr, le choix du mot n'est pas fortuit. L'analyse que nous émettrons, montrera que Daoud nous invite à explorer les denses et complexes réactions émotionnelles que le terme « sidération » recouvre dans le champ de la psychanalyse. Concept introduit par Freud et interprété par Lacan.

Considérons tout d'abord la définition du verbe « sidérer » qui, à première vue, nous parait synonyme du verbe « tuer ». Selon *Le Robert*, la sidération en médecine est l'« *Anéantissement soudain des fonctions vitales, avec état de mort apparente, sous l'effet d'un violent choc émotionnel*. » (https://dictionnaire.lerobert.com). Le choc émotionnel, Haroun l'a certainement reçu le jour où Meursault a tué son frère Moussa. Un choc qui l'a sidéré, qui l'a laissé dans une sorte d'hébétude.

D'ailleurs, il l'avoue: « *je n'ai ressenti ni douleur ni colère, mais d'abord la déception, et l'offense, comme si on m'avait insulté.* […] *Je ne l'ai presque jamais pleuré, j'ai juste arrêté de regarder le ciel comme je le faisais.* » (DAOUD, 19 :2014) Puis, c'est face à l'effacement de l'identité de son frère au profit de celle de l'assassin, et de l'écrivain, qu'il se sent le plus sidéré, le plus meurtri *; « Ce n'est pas la mort, mais cela lui ressemble »*. (FREITAS

PEREZ, convergencia.aocc.). Là aussi, Haroun dévoile sa douleur : « *Ce qui me fait mal, chaque fois que j'y pense, c'est qu'il l'a tué en l'enjambant, pas en lui tirant dessus. Tu sais, son crime est d'une nonchalance majestueuse »* (DAOUD, 15 :2014). Existe-t-il plus grand effacement et déni que le fait d'être « *mort dans l'insignifiance, tel un vulgaire figurant* » (DAOUD, 20 : 2014). D'être enjambé par quelqu'un, dévalorisé, piétiné avec cette apathie et nonchalance, d'être réduit au néant, privé non seulement d'un nom et d'une identité, mais plus encore, de droit de victime, droit à être cité tout au long d'un procès qui était censé rendre justice. En effet, Moussa *« n'a eu droit à aucun mot dans cette histoire. »* (DAOUD, 16 : 2014), et ce « *meurtre est un acte absolument impuni* » (DAOUD, 15 : 2014).

La sidération atteint son apogée lorsque Daoud/Haroun se trouve en peine de trouver du sens à la réaction de sa société face à ce déni. Parce qu'effectivement, *« il y a sidération du sujet devant l'apparition du non-sens »* (MONSENY, 93 :2004). Un déni social qui s'ajoute à celui de Meursault et de Camus, et qui se perpétue après l'Indépendance. Pendant soixante dix ans, personne n'a pensé, n'a osé, n'a daigné à chercher à connaitre la victime ; personne ne s'est inquiété du sort de ses enfants éventuels ou de la douleur de ses ancêtres endeuillés. Tout le monde est resté *« la bouche ouverte »* (DAOUD, 14 : 2014). Avec cette description de la « bouche ouverte », Daoud nous renvoie à nouveau « à la suspension de la parole », *« où le temps de latence de la sidération n'est plus provisoire et l'absence de réplique chez le sujet se prolonge dans la durée.»* (FREITAS PEREZ, convergencia.aocc.). C'est un silence qui a duré soixante dix ans, et a perduré jusqu'à ce que le mot en lui-même devint insupportable à entendre : *« Silence. Je déteste ce mot, on y entend le vacarme de ses définitions multiples. Un souffle rauque traverse ma mémoire chaque fois que le monde se tait* » (DAOUD, 49 : 2014).

Une autre acception met la lumière sur le choix pertinent du mot. Serait-il possible que Daoud, en utilisant ce verbe, ait pensé à l'insolation évoquée par Meursault ? Parce que *« la sidération désigne à l'origine "l'action funeste des astres et notamment du soleil". Est donc sidéré celui qui la subit, à l'époque via une sévère insolation ou, plus grave, le très redouté foudroiement. »* (FREITAS PEREZ, convergencia.aocc.). En effet, on a pu, à travers la lecture de *MCE*, sentir chez Haroun cette pulsion de colère dirigée vers l'auteur de *L'Autre (L'Étranger),* ce « cadavre » qui ne cesse de citer cet astre à tort et à

travers, un vocable répété 43 fois dans *L'Étranger*. C'est un soleil qui étourdit Meursault, un soleil funéraire qui lui rappelle l'enterrement de sa mère et le meurtre de son frère, ce qui a poussé Haroun à lui reprocher « *sa façon de souffrir du soleil et de l'éblouissement des couleurs et de n'avoir un avis sur rien sinon le soleil »* (DAOUD, 15 : *2014*). Ainsi que d'essayer de « *prouver qu'il n'y avait pas eu meurtre, mais seulement insolation. »* (DAOUD, 15 : 2014). Haroun n'oubliera jamais que c'est sous ce soleil de feu que son frère a été tué.

Daoud va plus loin dans le choix de ses mots : dans le même passage, et en évoquant la langue française, il préfère ajouter une métaphore qui rappelle cette lumière qui aveugle Meursault, ce scintillement qui l'éblouit: «*cette langue parfaite qui donne à l'air des angles de diamant»* (DAOUD, 15 : 2014). En utilisant le mot « diamant », Daoud veut nous renvoyer à cette capacité qu'a cette pierre précieuse à capturer et réfracter la lumière via ses angles. De même, quand il associe ce terme à « l'air » qui est un élément indispensable à la transmission de la lumière dans le diamant produisant ce qu'on appelle « le feu ». En effet, le spécialiste et conseiller international en matière de diamants Ernest J. Tucker nous explique que « *lorsque la lumière blanche pénètre dans un diamant, elle est divisée en ses couleurs composantes, donnant lieu à la sensation de «feu».* » (TUCKER, 11 : 2011). Cette lumière fait naitre un souvenir douloureux chez Haroun, celui de la lumière qui*« a giclé sur l'acier* » (CAMUS, 57 : 1942) du couteau de Moussa quelques instants avant qu'il ne soit assassiné par un Meursault ébloui par l'intense lumière du soleil.

Par ailleurs, le diamant jouit d'une autre caractéristique qui a attiré notre attention sur le lien que pourrait avoir ce vocable avec le meurtre de Moussa. Il s'avère que cette pierre a la plus haute conductivité thermique, ce qui fait d'elle « *un excellent conducteur de la chaleur* » (TUCKER, 9 : 2011). Cette caractéristique nous fait penser à la chaleur qui avait fait « *éclater le goudron* »» (CAMUS, 18 :1942) le jour de l'enterrement, et dont Meursault s'en plaignait constamment. Elle fait allusion également, à ce même soleil qui, le jour du crime, sur une plage, « *laiss[ait] pleuvoir du feu.* » » (CAMUS, 57 : 1942).

Dans le même passage, et en reprochant à toute la société algérienne sa « sidération » devant la langue française, Daoud utilise le

mot « condoléances » qui seraient présentées au meurtrier de son frère. Cet assemblage de mots dans la même phrase nous a conduits à un autre aspect qui transparait dans la symbolique du diamant, et qui pourrait renforcer notre vision vis-à-vis du sentiment de deuil chez Haroun. En effet, nous trouvons chez les Grecs anciens et les Romains une croyance à considérer le diamant comme « *les larmes de dieu* » (wikipedia.org.) Cette signification pourrait renforcer notre interprétation à vouloir ajouter un plus d'affliction et de deuil chez Haroun, même si Daoud l'a utilisé de façon ironique pour critiquer la conduite de toute une nation restée muette devant un crime insensé.

Pour Camus, le miroitement de ses chroniques sur *L'Étranger* n'est pas aussi explicite. Il est difficile à repérer. Néanmoins, nous pouvons avancer, sans hésitation aucune, que ses chroniques lui ont permis d'explorer et d'approfondir les concepts et les idées emblématiques qui caractérisent ses romans et écrits philosophiques. En effet, ses textes révèlent son implication intense dans les discussions contemporaines dans le but de restituer la cacophonie du monde. Il donnait aussi d'importance à sa profession de journaliste qu'à celle d'écrivain. On ne s'étonnera donc pas de lire sa déclaration à ce propos : *«La profession de journaliste est une des plus belles que je connaisse, justement parce qu'elle vous force à vous juger vous-même.»* (CAMUS cité in: AUDIN, 131 : 1996) ; lui qui se plaignait au début de sa carrière d'avoir à écrire sur les chiens écrasés. Dans cette déclaration, il souligne la nécessité pour un journaliste de se livrer non seulement à un « *un exercice de lucidité, exercice de la conscience réfléchie […], mais aussi exercice de la conscience réflexive*. » (CAMUS cité in: AUDIN, 131 : 1996). Dans un article publié dans le journal *Combat,* il affirme qu'

> « Un journaliste qui, relisant son article publié, ne se demande pas s'il a eu raison ou tort, qui ne connaît pas à ce moment ni doute ni scrupule, et qui, certains soirs, ne désespère pas d'être à la hauteur de ce travail absurde qu'il poursuit au long des semaines, un journaliste enfin qui ne se juge pas lui-même tous les jours n'est pas digne de ce métier.» (CAMUS cité in : ZAMIT, 188 : 2014)

Sa conviction que la portée, la valeur et le poids, du 'Verbe' peut changer le destin d'une vie trouve son explication dans plusieurs évènements qu'il a

couverts. Prenons comme exemple son intervention dans la célèbre affaire judiciaire connue sous le nom de « l'affaire Hodent » et les articles qu'il a publiés dans *Alger républicain* en janvier-février1939 et qui ont permis « *d'éviter l'erreur judiciaire* » (ARNAUD-GOMEZ, 9 : 2009), selon les propos de Sylvie Arnaud-Gomez, qui avoue : *« Sans cette intervention de Camus, le cours des événements aurait été changé et je n'aurais certainement pas été là pour en témoigner. »* (ARNAUD-GOMEZ, 9 : 2009). Il s'avère que Sylvie Arnaud-Gomez est la nièce du magasinier Mas incarcéré en prison aux côtés de l'ingénieur Michel Hodent. Au cours de sa recherche et les enquêtes qu'elle a menées, elle découvre que c'est grâce à ce « *journaliste audacieux* » que « *[s]on grand père a été innocenté, que [s]a grand-mère et [s]a mère ont pu retrouver la dignité que la pauvreté ne leur interdisait pas. »*.[6] (ARNAUD-GOMEZ, 9 : 2009). Un témoignage qui a sa valeur pour notre étude dans la mesure où elle confirme également ce que nous avons avancé plus haut sur l'influence de ces enquêtes sur ses écrits littéraires ; en effet, pendant qu'il assistait aux longues sessions de ce procès « *Camus écrit La Mort heureuse et L'Étranger. Le procès de Meursault trouve là une matière première inscrite dans le réel de l'expérience.* » (ARNAUD-GOMEZ, 9 : 2009).

En outre, quand Camus, âgé alors de vingt six ans, publie à partir de juin 1939 une série de reportages à *Alger républicain* qui détaillent en profondeur la pauvreté en Kabylie, il critique avec véhémence la domination déshonorante exercée par la métropole, qui opprime la population musulmane et la réduit à une misère extrême. Sur un billet envoyé à la rédaction, et qui annonce « *la publication d'un important reportage d'Albert CAMUS* » (*Alger républicain*, 27 Mai 1939)[7], il annonce la gravité de la situation : « *Ici la misère est effroyable. Si ce n'était pas ridicule, il faudrait le crier tous les jours dans le journal. Je ne suis pas suspect de sentimentalité. Mais aucun homme de sensibilité moyenne ne peut voir ce que j'ai vu sans être bouleversé. »*. (*Alger républicain*, 27 Mai 1939).

[6]Note bas de page, hommage à Camus.
[7] Disponible sur :https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t581664r/f1.item.zoom

Ce cri nous a permis de déceler le reflet tordu de ces chroniques sur *L'Etranger* ; on voit bien que le journaliste, en adoptant une approche éthique, appelle les autorités françaises à trouver une solution à la précarité alimentaire et aux problèmes socio-économiques en Kabylie. En fait, ce que Camus craint de cette faim ce n'est pas seulement qu'elle dégrade la santé et provoque beaucoup de maladies, mais pire encore, elle prive l'homme de « *la prise de conscience des évènements qui font du monde ce qu'il est*.» (CAMUS, 19 : 1958). En effet, il témoigne dans ses articles que des écoliers « *s'évanouissent de faim.* ». Qu'à Tizi-Ouzou des enfants disputent « *à des chiens kabyles le contenu d'une poubelle*. » (CAMUS, 19 : 1958).

Ainsi, par le biais de ses articles, il dénonce l'indifférence de la métropole française au sort des Kabyles et de tous les algériens qui souffrent en silence. Mieux encore, il demande que leur dignité soit respectée par la France colonisatrice, sans pour autant remettre en question sa présence en Algérie bien entendu. La misère que l'écrivain veut crier, son effroi et son indignation devant cette situation chaotique, et devant laquelle « *personne ne peut y rester indifférent* », comme il le décrit, trouve son écho dans le mutisme et l'indifférence de Meursault devant plusieurs scènes qui poussent le lecteur non averti à se demander pourquoi une telle attitude? En effet, si le journaliste a usé de sa plume et de son style corrosif pour bien décrire, dans ses reportages, la souffrance de ce peuple et l'injustice du système colonial faite surtout au peuple Kabyle, l'écrivain, quant à lui, a usé de son économie de mots pour dénoncer une misère qui *« mettait comme un interdit sur la beauté du monde*.» (CAMUS, 21: 1958). Bien que Meursault semble détaché et passif, sa situation conduit à une réflexion sur la justice, la moralité et la société. L'absence de remords après avoir tué l'Arabe, son indifférence devant le corps de sa maman, sa froideur devant l'insistance de Marie pour l'épouser… ne sont que dénonciation d'un monde muet, aveugle, insensible à la souffrance de ses semblables. L'écrivain lui-même avoue qu'il voudrait « *décrire avec le minimum de mots pour qu'on sente bien la détresse et l'absurdité d'une pareille situation*. » (CAMUS, 18 : 1958). Nous voyons bien que l'engagement de Camus dans la vie réelle contraste avec l'apathie de son personnage.

Camus a conscience de la gravité des choses. Il sait qu'en privant le peuple Kabyle de pain, le système colonial le prive également de sa grandeur. Chose que camus n'accepte pas par principe d'éthique et de responsabilité ; les kabyles sont un peuple fier et orgueilleux qui a été confronté à toute sorte de

domination. Le priver de ses droits est une grande injustice. Ce raisonnement ne concerne pas seulement les Kabyles mais tous les Arabes absents et insignifiants dans *L'Étranger*. Dans son article *Crise en Algérie*, le journaliste confirme que : « *le peuple arabe existe, […] il n'est pas cette foule anonyme et misérable* » (CAMUS, 49 :1958). Ce qui nous mène à considérer sa déclaration comme un indice de miroitement de sa chronique. La pensée de l'écrivain est de faire des Arabes des êtres anonymes pour mieux les imposer, les valoriser dans son roman. Le même procédé utilisé pour l'économie des mots qu'on a mentionné plus haut. La preuve est qu'il le répète avec plus d'insistance. Il explique dans le même article que le peuple arabe est « *un peuple de grandes traditions et dont les vertus […] sont parmi les premières. Ce peuple n'est pas inférieur, sinon par la condition de vie où il se trouve, et nous avons des leçons à prendre chez lui* » (CAMUS, 49 :1958).

Un autre indice nous parait être aussi révélateur. Lorsque Camus l'écrivain évoque les journalistes dans la salle d'audience, il veut exprimer par là des critiques sévères envers la légèreté et le manque de conscience d'une presse insouciante aux malheurs des gens, et qui a négligé l'importance des principes essentiels, notamment le respect de la vie d'autrui. *« Les journaux »* comme il les appelle dans *L'Étranger* sont d'une insouciance révoltante: « *tout le monde se rencontrait, s'interpellait et conversait, comme dans un club où l'on est heureux de se retrouver entre gens du même monde* » (CAMUS, 77 : 1942). N'est-il pas honteux de montrer son bonheur en de tels cas ? Selon lui, les journalistes ont une responsabilité plus importante que les magistrats et les avocats dans le dysfonctionnement irrationnel du système judiciaire. Il n'hésite pas à décrire, dans un article paru dans *Combat* le 31 août 1944, la presse d'avant-guerre comme étant « la presse de la honte », une presse qui *« était perdue dans son principe et dans sa morale. L'appétit de l'argent et l'indifférence aux choses de la grandeur […]. »* (CAMUS cité in : GUILLORIT.C. 2 : 2023). C'est cette presse, qui veut s'enrichir au détriment d'une déontologie journalistique, que camus veut dénoncer via le journaliste qui s'adresse à Meursault *« Vous savez, nous avons monté un peu votre affaire. L'été, c'est la saison creuse pour les journaux. Et il n'y avait que votre histoire et celle du parricide qui vaillent quelque chose. »* (CAMUS, 77 : 1942)

Son intervention dans cette affaire, et toutes les autres d'ailleurs, relève de l'éthique et de la responsabilité qui le caractérisent. Il a conscience qu' « *un*

*article pouvait se payer de la prison et de la mort, il était évident que les mots avaient leur valeur et qu'ils devaient être réfléchis.* ». (Audin, 136 : 1996). Dans un autre article il se demande pour mieux montrer son engagement moral : « *Et quel est le prix de l'homme qui bouche ses oreilles au cri de la victime, et qui, devant l'injustice, consent à baisser le front ?* » (CAMUS, 20 : 1953)

## Conclusion

Notre analyse nous a permis de mettre en lumière le rapprochement qui existe entre nos deux romanciers. Dans un premier temps, nous avons évoqué le parcours du journaliste Kamel Daoud qui ressemble de près à celui de son ainé Albert Camus. En effet, les deux ont commencé leurs carrières très jeunes pour subvenir à leur besoin financier, les deux ont commencé par faire des enquêtes qui ne répondaient pas à leurs aspirations et leurs rêves. Les deux, également, ont rassemblé leurs meilleures chroniques et ils les ont publiées dans des œuvres qui restent une référence importante pour les chercheurs : *ACTUELLES I, ACTUELLES II, ACTUELLES III* sous titrées *CHRONIQUESALGERIENNES* de Camus et *MES INDEPENDANCES* de Daoud. En deuxième lieu, nous avons essayé de repérer l'influence de leurs carrières de journaliste sur notre corpus, et nous avons pu prouver que leurs textes littéraires contiennent des traces de leurs pas dans l'univers des médias. Nous avons terminé notre recherche par analyser quelques passages où miroitent certaines chroniques sur notre corpus, et cela nous a permis de comprendre la lignée et l'engagement intellectuel qui les caractérisent.

## Références Bibliographiques

CAMUS Albert, (1999 [1942]), *L'Étranger,* Alger, CASBAH.

CAMUS Albert, (1953), *ACTUELLES II. CHRONIQUES 1948-1953*, Paris Gallimard, Collection NRF.

CAMUS Albert, **(**1958), *ACTUELLES III. Chroniques algériennes, 1939-1958*, Paris : Gallimard, Collection NRF.

DAOUD Kamel, (le 02 - 03 – 2010), *Le Contre-Meursault ou l'«Arabe» deux fois tué*, Le Quotidien d'Oran.

DAOUD Kamel, (2014), *Meursault contre-enquête*, Arles, ACTES SUD.

DAOUD Kamel (2017), *Mes indépendances*, Alger : barzakh.

KAPLAN Alice, (2018), *EN QUETE DE L'ÉTRANGER*, Alger, barzakh,

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, (1980), «Problèmes de l'ironie», *in,* Linguistique et Sémiologie, N˚2, pp. 9-45. Lyon, Travaux du Centre de Recherches Linguistiques et Sémiologiques de Lyon.
LEVI-VALENSI Jacqueline & ABBOU André (1978). *Cahiers Albert Camus 3. Fragments d'un combat*. Paris, Gallimard.
ROCHON Sylvie, (2018), *L'influence du journalisme dans l'œuvre d'Albert Camus : constitution d'une éthique de la responsabilité.* Thèse de Doctorat en philosophie de l'Université Laval offert en extension à l'Université de Sherbrooke, Canada.
THERENTY Marie-Eve, (2007), *La littérature au quotidien*, Paris, Seuil « Poétique ».

**Références électroniques**

ADNANI, Hafid, (2014) *Kamel Daoud* « L'histoire n'avance qu'avec des gens qui lisent, qui écrivent et qui s'interrogent.», publié le 24 novembre 2014. Disponible sur le site http://adnani.over-blog.com/2014/11/kamel-daoud-l-histoire-n-avance-qu-avec-des-gens-qui-lisent-qui-ecrivent-et-qui-s-interrogent.html consulté le 20 mars 2024.
ARNAUD-GOMEZ, Sylvie, (2009), *La polyphonie dans l'œuvre de Camus : de l'unité ontologique à la fracture discursive.* Thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III. pp.665
https://theses.hal.science/tel-00349833v1/document

AUDIN Marie-Louise, (1996), *Camus : journaliste-écrivain* ? , *in*, Cahiers de l'Association internationale des études françaises, n°48. pp. 129-147 https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1996_num_48_1_1241 consulté le 4 avril 2024
CUQUERELLA MADOZ Inmaculada, (2015), *Camus ou l'artiste au travail*, *in*, Synergies Espagne n°8, pp. 173-199
https://gerflint.fr/Base/Espagne8/cuquerella.pdf consulté le 4 avril 2024
https://dictionnaire.lerobert.com/definition/sideration (consulté le 2 avril 2024).
Entretien avec Kamel Daoud, Château Mercier.
https://www.youtube.com/watch?v=yBhBmYOy8ZQ ( consulté le 20 mars 2024).

FREITAS PEREZ Lucia Maria, *ENTRE LE SENS ET LE NON-SENS, PASSAGE AU DE-SIDERIUM*, http://convergencia.aocc.free.fr/texte/freitas-f.htm (consulté le 2 avril 2024)

GUILLORIT Charles, (9 | 2023) « *L'enseignement du droit à l'étranger comme opportunité de formation journalistique* », *in*, Cahiers Jean Moulin, mis en ligne le 05 février 2024,
URL : http://journals.openedition.org/cjm/2163 ; DOI : https://doi.org/10.4000/cjm.2163 consulté le 20 mars 2024.

KAPLAN Alice, (2014) « *Meursault, contre-enquête » de Kamel Daoud* https://www.contreligne.eu/2014/06/kamel-daoud-meursault-contre-enquete/#fn-4954-7 consulté le 25 mars 2024.

LEMONNIER Marie, *Meursault, contre-enquête, par Kamel Daoud* https://bibliobs.nouvelobs.com/rentree-litteraire-2014/20141105.OBS4111 consulté le 25 mars 2024.

MONSENY José, (2004), « Sidération et lumière sidération et ténèbres.», *in*, L'en-je lacanien (2004/2) (N°3), pp 93-105. https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=ENJE_003_0093 consulté le 2 avril 2024.

OUINGNON Hyacinthe, « Journalisme et engagement : l'exemple de Camus », *in*, Carnets [En ligne], Deuxième série - 4 | 2015, mis en ligne le 30 mai 2015,
URL: http://journals.openedition.org/carnets/1516 consulté le 2 avril 2024.
DOI : 10.4000/carnets.1516

SMETS Paul-F, (2011), « Albert Camus, éditorialiste professionnel : Alger-Républicain, Combat, L'Express. », *in*, Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, (tome 22, 2011). pp. 29-73.
doi : https://doi.org/10.3406/barb.2011.23997
https://www.persee.fr/doc/barb_0001-4133_2011_num_22_1_2399 consulté le 20 mars 2024.

TRAVERS DE FAULTRIER, Sandra, (2015) « D'un procès à l'autre. À propos de Meursault contre-enquête (Kamel Daoud) », *in*, Les Cahiers de la Justice. (N°4), pp.157-160. Mis en ligne sur Cairn.info le 01/04/2019 cairn.info/revue-les-cahiers-de-la-justice-2015-4-page-657.htm consulté le 18 mars 2024.
https://doi.org/10.3917/cdlj.1504.0657

TUCKER Ernest J., (2012), *manuel de formation en valorisation de diamant Monrovia, in,* https://pdf.usaid.gov/pdf_docs/PA00T97X.pdf consulté le 2 avril 2024

ZAMIT Fredj, (2014), « Albert Camus : réflexivité et éthique journalistique», *in*, Les Cahiers du journalisme. N° 26, Automne 2014, pp.182-197. https://cahiersdujournalisme.net/pdf/26/11_ZAMIT.pdf consulté le 20 mars 2024.

**Biographies des auteurs**

1. **Samia ABDESSEMED** est maître assistant au département de français à l'université Batna 2. Membre du Laboratoire de La Dimension Interculturelle dans l'Enseignement du Français Langue Etrangère en Algérie (LDIEFLE). Elle prépare une thèse de Doctorat en sciences des textes littéraires intitulée L'Etranger d'Albert CAMUS et Meursault contre-enquête de Kamel DAOUD : jeux de mémoires et jeux de miroirs

2. **Mahdia BENGUESMIA** est professeure des universités, critique littéraire, poète et traductrice. Ancienne élève de la Sorbonne, elle enseigne à l'université de Batna (Algérie) la littérature française et francophone et se concentre sur les études ayant trait à l'interculturalité et à l'intermédialité. Auteure de deux thèses en littérature française et comparée, elle intervient régulièrement dans des colloques et congrès internationaux en Europe, aux USA et autres régions du monde, et participe activement à des revues internationales et à des livres collectifs, dont le dernier en date, Legs et Littérature n° 19-20, volume 2 : "Littérature, Religion et Spiritualité" est paru en décembre 2022. Elle publie aux Editions du Net en 2022 et 2023 deux livres, un essai et un recueil de poésie intitulés respectivement : Seuils et Comme une passerelle, Sur les pas de Rûmî.